

AVERTISSEMENT

J'AI LONGTEMPS HÉSITÉ AVANT D'ÉCRIRE L'HISTOIRE DE BERNARD MELVILLE, l'écrivain auquel je dois la renommée de ma maison d'édition, et donc mon succès professionnel, mais aussi l'homme le plus étrange qu'il m'ait été donné de rencontrer.

Il m'a fallu du temps avant de publier ces lignes. Devais-je témoigner de son talent ou juger ses faiblesses ? Pouvais-je raconter son incroyable histoire sans risquer d'être lu comme un romancier en quête de notoriété ? En outre, mon métier consiste à fabriquer des livres et à les diffuser, non à les écrire. Je sais comme il est dangereux de confondre les genres et de réunir ce que le bon sens ou l'expérience ont depuis longtemps séparé. À chacun son métier : un charpentier n'est pas forcément un bon bûcheron. Les deux confréries se comprennent : elles ne se confondent pas. Si ces lignes sont maladroitement ou fragiles, si ce témoignage heurte l'admiration que tant de lecteurs portent à Bernard Melville, je revendique d'en être le seul coupable.

Il s'agit de la première biographie qui lui soit consacrée. Elle est donc incomplète. Il s'agit de l'histoire d'un homme en vie, d'un destin inachevé, et j'assume l'imprudience d'écrire si tôt et si vite. En outre, ce livre paraît sans l'alibi d'un quelconque anniversaire, sans l'accord du principal intéressé, sans l'aval des comités de lecture et de rédaction dont je m'entoure habituellement.

Ce livre parle d'un homme à part. D'un passant, bien sûr, comme nous tous. Mais de cette catégorie d'itinérants qui illuminent, irradient, imposent un style tout au long de leur chemin, et transforment tout sentier en voie royale. J'ai eu la chance de croiser cet homme, de l'accompagner sur une partie de son itinéraire.

Ce livre raconte son aventure, sans savoir si Bernard Melville la juge comme une péripétie, une erreur ou une chance. Sans connaître ses projets ni ses regrets. C'est au dernier jour de sa vie qu'un homme peut apporter un regard apaisé et juste sur ses actes, leurs attribuer une cohérence glorieuse ou, au contraire, un désordre coupable. C'est quand il range ses pinceaux que le peintre juge son œuvre, quand il repose le burin que le sculpteur s'éloigne de sa pierre et l'observe dans son mouvement.

La vie ressemble à un roman policier : c'est à la fin seulement que l'on découvre l'assassin.

Je prends donc le risque. Un de plus après tous ceux auxquels m'a exposé Bernard Melville dix ans durant. Mais cette fois, je suis seul.

Et au moment où ce bloc de feuilles repose en tas sur les présentoirs des libraires, je ne sais toujours pas si parler de lui constituera à ses yeux un hommage ou une offense.

Paul Marianne

JE L'AVAIS VU À PLUSIEURS REPRISES LA SEMAINE PRÉCÉDANT SA DISPARITION : je m'étais rendu à Venise pour assister à l'inauguration de la statue qu'il y avait installée. Comme j'étais venu seul, et que nous ne nous étions pas parlé depuis de nombreux mois, Bernard Melville m'y avait invité et accueilli avec une prévenance toute particulière. J'avais mis cet empressement sur le double compte d'un remords et d'une fierté. Remords d'avoir abandonné Paris et, en conséquence, la maison d'édition que je dirigeais et qui lui avait fait confiance dix ans durant. Fierté, aussi, d'exister ailleurs et autrement, et de pouvoir montrer à son ancien –complice qu'il pouvait réussir sans lui.

Nous avons ainsi passé de longues soirées à débattre sans logique apparente – pour moi du moins – de nos vies respectives, de nos projets, de nos souvenirs et de ce qu'il appelait « ce drôle de monde surpeuplé de solitaires ».

Durant ces échanges, jamais, je peux l'assurer, il ne me dévoila ses intentions réelles. Nos discussions étaient si naturelles et si profondes que je n'ai pas pu penser un instant au projet qui l'animait forcément. Était-il sincère dans ses confidences ? Protégeait-il une fuite organisée de longue date ? Voulait-il profiter de son ancienne vie sans retenue jusqu'à l'ultime instant du départ, épargner à notre rencontre l'instant pénible des adieux ? Peut-être tout simplement ignorait-il encore, au moment où je le vis pour la dernière fois, la décision qu'il allait prendre. Au détour d'une explication, il avait certes lâché cette phrase qui aurait dû m'alerter :

– Vous savez, Paul, on ne connaît jamais quelqu'un. On cesse tout au plus de l'ignorer.

Mais j'avais pris cette sentence pour une façon élégante de clore un sujet personnel qui lui pesait. Je n'avais pas perçu qu'à travers cet appel à se méfier des autres, c'était peut-être de lui-même qu'il parlait si savamment.

De nos heures partagées, ce fut le seul indice d'un éventuel appel à l'aide, l'unique instant d'hypothétique faiblesse de la part de l'homme solide et méthodique que je connaissais. Le personnage célèbre et adulé, l'écrivain génial qui avait fait ma fortune et dont la destinée semblait tracée, avait-il un court instant ouvert une brèche que je n'aurais pas perçue ? J'ai, bien sûr, longtemps et plusieurs fois récrit le contenu de nos conversations à la recherche d'un mot ou d'une allégorie prémonitoires. En vain.

Par exemple, évoquant l'art plastique, domaine dans lequel son talent était sur le point d'être reconnu, je me souviens qu'il m'avait dit exactement ceci :

– Le malheur, c'est quelque chose de dur comme la pierre. Tous les malheurs mériteraient des statues. Et finalement, toutes les statues racontent des souffrances. Au fond, ce qu'il y a de commun entre les statues et ceux qui les regardent, c'est qu'ils sont dans la rue. Les statues relatent les souffrances des morts. Tandis que le passant promène le combat des vivants.

Et aussi, à propos des gens de la rue cette fois :

– On ne jette pas d'argent au pied des statues. Savez-vous pourquoi ? Tout simplement parce que les statues sont debout. Je ne parle pas des socles qui les éloignent orgueilleusement de nous : je parle de l'attitude. D'une façon générale, une statue domine. Or, on ne donne jamais rien spontanément à qui vous dépasse. Tandis qu'on se penche parfois vers la terre. Heureusement pour les vagabonds et les mendiants, les sans domicile fixe et les paumés de la ville, les hommes regardent davantage le sol que le ciel.

J'avais donné à ces observations une simple dimension intellectuelle. N'étais-je pas en face d'un écrivain de renom, devenu sculpteur et confronté aux interrogations et aux espérances qui précèdent inévitablement la présentation de son œuvre au jugement des autres ? Je voyais dans tant d'humilité et d'humanité

la prudence naturelle d'un homme qui voit s'approcher l'heure de sa rencontre avec le regard du public. Je comprenais qu'ayant le sentiment d'une œuvre réussie, son créateur s'oblige à une certaine sobriété. L'auteur à succès qu'il fut m'avait habitué à ces formes de modestie dominatrice, qui ne sont ni sans calculs ni sans efficacité. Je pensais enfin qu'il testait sur moi le discours qu'il aurait bientôt à tenir devant les caméras, les micros et les stylos d'une presse avide de retrouver son héros littéraire d'hier dans une aventure esthétique nouvelle. Il doit donner une explication intelligente de son œuvre. Il faut qu'il apparaisse comme un sculpteur sachant aussi penser. Il veut que l'admiration de son travail dépasse les contours de la pierre sculptée. Et c'est à cela, me disais-je, qu'il s'exerce.

Ces trois journées vénitienes, je les vécus comme le témoignage d'une connivence réelle entre nous, comme la preuve de liens plus forts que nos divergences occasionnelles. En aucune façon, je n'eus le sentiment qu'elles concluaient une amitié et une confiance plus que décennales. Pas un instant, je ne perçus un comportement différent de celui que je lui connaissais. Il est vrai que, n'ayant pas eu l'impression qu'il me cachait quoi que ce soit, n'ayant détecté aucun projet intime, je ne fus animé d'aucun esprit d'enquête.

À l'occasion de nos repas quotidiens, Bernard, comme à son habitude, s'étonnait de tout : d'un pigeon sans crainte, picorant à nos pieds ; d'une gondole dont la poupe frappait l'embarcadère à chaque vaguelette provoquée par l'intense trafic du Grand Canal ; d'une dispute « à l'italienne » avec de grands cris précédant une douce claque dans le dos que les protagonistes s'envoyaient finalement sous forme de conclusion réparatrice. Il avait un don particulier pour transformer les faits les plus anodins en actes étranges ou pour introduire le rocambolesque dans une situation banale. C'était une sorte de magicien des âmes. Un geste lui suffisait pour inventer et décrire une émotion. L'innocent pigeon devenait un bandit de grands chemins, la gondole un Titanic, la dispute une preuve d'amour. Il avait des formules éblouissantes pour transformer la vie, qu'accompagnait un regard vif qui vous interdisait de lui demander par où il était passé pour en arriver là.

J'appris au détour d'une confidence qu'avant notre rencontre en 1996, il avait écrit plusieurs nouvelles et deux romans sans jamais trouver d'éditeur.

– Nos espoirs sont bien souvent à la mesure de nos échecs, m'avait-il avoué. Il faut subir des défaites avant de comprendre que la vie est une guerre. Je ne connais pas d'exemple de vie pleine, et finalement, belle, qui n'ait été successivement difficile, insupportable, et presque perdue.

J'avais voulu en savoir davantage sur ces œuvres inédites, le message qu'elles contenaient, et s'il comptait les publier un jour, mais il s'était mis en colère :

– Je vous vois venir avec vos précautions. Vous ne pensez tout de même pas les publier maintenant ! Voilà près de dix ans qu'elles sont classées. Et pas seulement dans un tiroir : elles sont classées dans mon esprit. N'en parlons plus.

Je regrettais ce que j'avais appelé son « amnésie volontaire, son appétit de fatalisme, son goût puéril du gaspillage ». Mais il n'avait pas changé d'opinion :

– Soyez gentil, Paul, de ne pas raviver de vieilles plaies. Tout cela est de l'histoire ancienne et je ne fais pas de la littérature congelée : cette écriture ressemble à ce que j'étais, et non à ce que je suis devenu. C'est une affaire entre eux et moi, entre hier et aujourd'hui. Ne vous en mêlez pas.

Comment aurais-je pu me satisfaire d'une fin de non-recevoir si brutale ?

– Bernard, vous savez bien que le passé nous poursuit. On croit qu'il s'éloigne alors qu'il nous accompagne tout le temps. Vous savez bien que le passé n'a pas de passé. Vous savez enfin qu'il est la seule richesse que personne, nulle part, jamais, ne pourra nous voler. Vos premiers écrits ont la même valeur que tous les inédits des plus grands auteurs. Pourquoi les jugez-vous périmés ? Au contraire, ces romans sont votre sève.

Mais je ne l'intéressais pas. J'avais dû changer de sujet pour rétablir un échange calme et harmonieux entre nous. Bernard, à l'évidence, ne supportait pas l'évocation d'un passé douloureux qu'il avait rejeté de toutes ses forces. Il organisait sa vie, ses actes et ses choix de telle sorte qu'ils l'éloignent de souvenirs lourds et tenaces qu'il résuma de cette façon :

– Je domine ma vie bien plus et bien mieux que ceux qui promènent leurs certitudes avec arrogance. Je suis sans doute cabossé. Mais c'est parce que je connais la peur et le désespoir, parce que je sais le poids des vêtements mouillés de pluie et la légèreté des mains engourdis de froid, que j'ai une chance supplémentaire de bonheur.

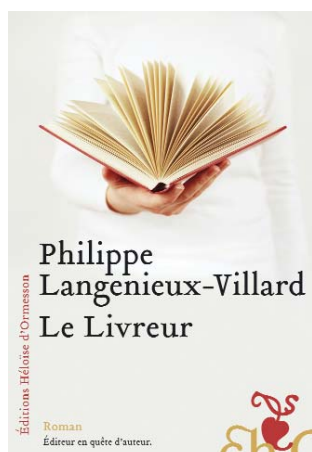
À force de questions, j'étais parvenu à en savoir davantage sur ces années difficiles qui avaient précédé notre ancienne rencontre : Bernard avait toujours aimé écrire. Il avait pris très tôt l'habitude de tenir un journal, confident de ses peines. Jamais il ne se promenait sans un carnet où il consignait ce qui lui passait par l'esprit. Ses copains l'avaient d'ailleurs surnommé « spirale », un mot qui qualifiait autant le carnet que son auteur. Cette frénésie d'écriture devenait progressivement une façon de vivre. Comme il n'aimait pas les demi-mesures et qu'il attachait un prix à cette liberté d'écrire, il avait abandonné, un matin, la monotonie d'une vie d'employé ordinaire, pour devenir « livreur ».

– Un livreur, expliquait-il, c'est celui qui écrit des livres et c'est un métier à temps plein.

Il avait quitté son emploi et vendu tous ses meubles, sauf un lit, une chaise, une table, la bibliothèque et un réchaud, c'est-à-dire l'essentiel. La somme d'argent qu'il avait ainsi rassemblée lui permettrait, pensait-il, de subvenir deux ans à ses besoins : un laps de temps suffisant pour écrire et publier, et peut-être vivre de son nouveau métier.

À peine l'appartement fut-il vidé qu'il s'était mis au travail, entamant de front deux manuscrits. Il avait organisé son temps de telle sorte qu'en aucune façon il puisse le perdre. Il consacrait ses matinées à arpenter les rues de son quartier, à l'affût d'observations sur les gens et les scènes qui pourraient parfaire la description ou le dialogue de ses personnages. Il était une abeille : à peine sorti de sa ruche, il se préoccupait d'y rapporter tout élément utile à la réalisation de son œuvre. Il ne sortait pas pour rien. L'après-midi, il travaillait chez lui, à sa table, et produisait en moyenne une page à l'heure. En fin de journée, il sortait se détendre, soit avec quelques amis, soit, le plus souvent, en s'engouffrant dans une salle d'art et d'essai du Quartier latin pour découvrir un court métrage ou un bon vieux film en noir et blanc. Tard dans la nuit, il relisait, corrigait et reprenait le travail du jour. En huit mois, son premier manuscrit fut ainsi achevé.

Il avait eu du mal à y mettre un point final. D'abord par souci de perfection : le choix des mots l'obsédait. La recherche infinie de l'expression la plus pointue, la plus précise et la plus juste lui procurait à la fois un vrai plaisir et une profonde souffrance.



Philippe Langenieux-Villard, *Le Livreur*
Roman

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2007 | www.heloisedormesson.com
ISBN 978-2-35087-060-1 | 15 € | 144 pages | Distribution/diffusion Interforum